



CULTURE & SAVOIRS

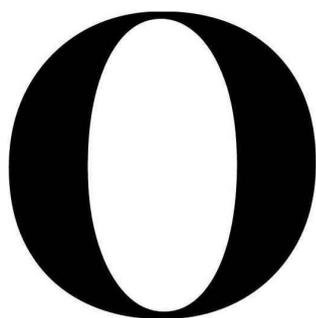


Les acteurs portent haut et beau chaque texte, chaque phrase, chaque mot de leur partition. JEAN-PIERRE ESTOUNET

Un vent de folie souffle sur le Radeau



SCÈNE Par Autan,
la création du Théâtre
du Radeau, est une
épopée, un voyage
en terres poétiques
à la scénographie et la
musicalité envoûtantes.



On dit du vent d'autan qu'il fait danser les fous. Fous nous sommes, fous nous mourrons. Plier, ne pas plier, rester debout, face aux intempéries du monde, aux catastrophes d'une humanité au bord du fracas. Tant pis si on nous traite de fous. La folie

est là, sur le plateau. Enchevêtrement de panneaux, de châssis vides, des tables disposées dans le plus grand désordre apparent. Au mur des tableaux, quelques animaux empaillés. Derrière une alcôve, on aperçoit un piano, peut-être des bougeoirs, un canapé. Que se trame-t-il dans les secrets d'alcôve ? À cour, à jardin, des voilages, soulevés par ce fichu vent d'autan qui ne cesse de souffler, violemment, méchamment, rythmant les allées et venues de personnages fantômes et pourtant bien réels. Qui sont-ils ? Au fond, peu importe qui ils sont. Ils sont les passants qu'on croise dans les rues de la ville, des gens qu'on remarque à peine, ils sont eux, ils sont nous. Que font-ils ? Ils vivent, respirent, chantent, convoquent les poètes. Ils nous parlent d'un temps infini où hier et aujourd'hui se croisent dans un entrelacs de mots saisis dans leur envol vertigineux.

Le Théâtre du Radeau est un théâtre poétique, facétieux, un théâtre qui pétille d'inventivité, utilisant tous

les outils de cet art à portée de main pour ce qu'ils sont et non pour ce qu'on aimerait qu'ils soient. Décors, lumières, musiques, costumes prennent vie, incarnant un geste théâtral où chacun peut faire son chemin, se perdre et se retrouver. Face au naufrage du monde, une femme avec ombrelle tient, serré contre son corps, un tableau. Elle avance, dans le vent qui manque de la renverser. Elle est plus qu'une femme pliée sous l'effort, elle est l'histoire de tous ceux qui traversent des océans, emportant avec eux ce qui peut être sauvé. Dans cette mécanique théâtrale, c'est la vie qui s'invite. Celle que l'on croyait enfouie à jamais au fond de nos mémoires et d'où jaillissent des bouquets de textes en fragments, des notes de musique lointaines et égarées qui refont surface, dans une joie soudaine, inattendue.

PAS DE FIL NARRATIF, PAS D'HISTOIRE

AVEC UN DÉBUT, UN MILIEU ET UNE FIN

On ne peut résumer, raconter un spectacle du Radeau. Pas de fil narratif habituel, pas d'histoire avec un début, un milieu et une fin. François Tanguy, à la barre de ce frère esquif qui défie la houle, ne se contente pas de mettre en scène : il met en mots, en corps et en musique tous les arts, sans hiérarchie. Tel un peintre devant son chevalet, travaillant sur le motif, il saisit la lumière, les clairs-obscurs, remplit sa toile blanche à coups d'aplats de couleur qu'il va se dépêcher d'éclairer de nuances, déclinant soudain nos tourments et nos joies intérieures. Chef d'orchestre, chef de chœur, sa partition est un voyage qui convoque Brahms,

François Tanguy remplit sa toile blanche à coups d'aplats de couleur, déclinant nos tourments et nos joies intérieures.

Bach, Dvorak, Mahler, Mendelssohn, Schumann ou encore Sviridov. Des airs lointains qui nous sont pourtant si familiers, des airs mélancoliques où les touches blanches et noires du piano laissent en suspens chaque note. On retient son souffle, on ferme les yeux, on se laisse porter par la mélodie. On réapprend à regarder et écouter

le monde, loin du bruit et de l'agitation restés dehors. C'est un sentiment d'apaisement infini qui nous envahit et nous réconcilie avec la vie.

Pas besoin de connaître la partition, ni Tchekhov, ni Dostoïevski, ni Shakespeare, ni Walsler, ni Kafka, ni Gongora... Non, nul besoin tant *Par Autan* s'adresse au cœur. Chacun emprunte la voie qui lui convient. Le théâtre de François Tanguy est un théâtre où le chemin n'est pas tracé, où il se fait en avançant, en titubant.

Quant aux acteurs, qu'ils soient de vieux compagnons de route ou des nouveaux venus, on aime les voir traverser de part en part le plateau, disparaître comme ils sont apparus, comme par magie, se faire une place sur un banc, se parer de leurs plus beaux atours pour jouer un Prince de Hombourg venu du fond des âges ou une mariée échappée d'une noce tchékhovienne.

Ils portent haut et beau chaque texte, chaque phrase, chaque mot de leur partition. Parfois, ils jouent le silence, semblent attendre, on ne sait trop quoi, dans un recueillement païen. Alors on rit, on pleure, on ne sait plus très bien pourquoi ni comment. Elle est là la magie, la singularité du Théâtre du Radeau. Dans cette invitation au voyage, à partager un bout de chemin ensemble, à traverser une folle épopée où la poésie n'est pas un supplément d'âme. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au Théâtre de Gennevilliers/ Festival d'automne du 8 au 17 décembre. Au Théâtre national de Strasbourg du 6 au 14 janvier. À l'Archipel, Perpignan, les 25 et 26 janvier. À la Comédie de Caen les 2 et 3 février. Au CDN de Besançon les 8 et 9 mars.